

Francis Vallée

AU TEMPS
DES DERNIERS NAVIRES DORISSIERS

Sur les bancs
de Terre-Neuve et du Groenland

1945 à 1948

SOMMAIRE

Première partie - 1945

UN NOVICE A L'EPOQUE DE LA PÊCHE EN DORIS
SUR LES BANCS DE TERRE-NEUVE ET DU GROENLAND

Chapitre 1 - Contexte historique et familial	page 7
Chapitre 2 - Un voyage 'au long cours'	page 17
Chapitre 3 - La vie quotidienne d'un novice	page 29
Chapitre 4 - Dorissiers et piffards, le travail s'organise	page 63

Deuxième partie - 1946

CUISINIER BOULANGER SUR LE TROIS-MÂTS
LIEUTENANT RENÉ GUILLON À TERRE-NEUVE

Chapitre 5 - J'embarque sur le <i>Guillon</i>	page 151
Chapitre 6 - Un cuisinier-boulangier à bord	page 177
Chapitre 7 - Retour vers Saint-Malo d'un des derniers trois-mâts dorissiers	page 259

Troisième partie - 1948

SECONDE CAMPAGNE SUR LE *GUILLON* ET FIN DES VOILIERS

Chapitre 8 - Une aventure pour la Mémoire	page 271
Épilogue - Que sont devenus les derniers cordiers ?	page 289

Première partie

1945

UN NOVICE A L'EPOQUE DE LA PÊCHE EN DORIS
SUR LES BANCS DE TERRE-NEUVE ET DU GROENLAND

Chapitre 1

Contexte historique et familial

Après un départ manqué en 1942 sur le *Volontaire* à cause du débarquement des troupes alliées en Afrique du Nord, cette fois, c'était bon, j'embarquais sur le *Foudroyant*. J'avais mon billet de train pour Marseille, ou plutôt un ordre de route général pour l'équipage. Les lignes de chemin de fer étant en partie détruites, il était vraiment difficile de se déplacer. Nous étions en avril 1945 et toujours en guerre mais débarrassés de l'occupant. On respirait mieux.

La France dans les années 1940 -1942

Comme mes deux frères et ma sœur, dès le certificat d'études en poche, j'entrai dans la vie active. Pour moi comme pour eux, ce fut dans le même métier que celui du Père qui était artisan couvreur.

Nous étions en septembre 1939, mon père étant souffrant, mon frère aîné mobilisé, je me trouvais seul sur une toiture quand le tocsin sonna pour annoncer la déclaration de guerre.

Mon père décédait en novembre.

Ma mère déclara alors forfait pour ce métier et céda deux chantiers à un collègue, tandis que j'entrais chez un oncle plombier-



*Le Foudroyant, en pêche sur les Bancs de Terre-Neuve
d'après une peinture sur verre datant de 1948.*

Arrivé sur la passerelle, je vis les deux neveux du capitaine. Je pensai, naïvement, qu'on allait nous demander de prendre la barre. Hélas ! s'adressant à nous trois : « Vous allez faire les soutiers, les chauffeurs ont demandé de l'aide... Vous serez au chaud durant le temps de la traversée au lieu d'être sur le pont aux intempéries. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Surpris, je restai coi car c'était bien le dernier boulot auquel j'aurais pensé mais comme personne ne répondait... « Bon, dit-il, je considère que vous êtes volontaires. »

Avec mes deux nouveaux collègues, nous partîmes trouver le chef mécanicien qui fut bref : « Vous verrez, le travail est simple du moment que vous savez vous servir d'une pelle pour amener le charbon au chauffeur. C'est tout ce qu'on vous demandera. Vous aurez chacun deux quarts de quatre heures à assurer. Vallée ! Tu feras celui de minuit à quatre. Dubois, celui de quatre à huit et toi Guitton, celui de

zingueur-électricien.

Au bout de quelques mois, trouvant ma paye insuffisante (cinquante centimes de l'heure), je demandai à mon oncle une augmentation. « Cherche ailleurs si tu veux ! » fut sa réponse.

Je contactai alors un artisan couvreur qui m'embaucha à deux francs cinquante de l'heure pour remettre en état les toitures des bâtiments de ferme qui allaient recevoir les prochaines récoltes. Tout allait bien, les bâtiments étaient tous couverts lorsque survint la pénurie du modèle d'ardoises utilisé, les 'quartelettes'. Je dus à nouveau chercher un emploi.

Je connus alors une période de multiples petits boulots durant laquelle j'allais de chantier en chantier, creuser des tranchées à tâche, empiler des sacs de ciment de cinquante kilos et accomplir bien d'autres travaux de manœuvre dans lesquels je ne voyais aucune perspective.

Je rencontrais des garçons de mon âge aussi paumés que je l'étais. Le pain, qui était notre nourriture principale, manquait cruellement ainsi que la viande et toutes les denrées de première nécessité qu'on arrivait, avec peine, à trouver au marché noir au triple du prix normal. Aussi, comme les copains, étais-je à l'affût de toutes les combines pour trouver pain, café, sucre, viande mais aussi pneus pour les vélos, chaussures, pétrole pour s'éclairer. Tout étant rare, il n'était question que de débrouille, tous les moyens étaient bons.

Malgré mon peu de qualification d'ouvrier couvreur, je poursuivais mes recherches dans ce domaine que je connaissais suffisamment pour être embauché car rester ainsi n'était pas dans ma nature et inquiétait ma mère qui ne cessait de me faire la morale.

Je finis par trouver un emploi stable chez un couvreur de Dinard qui m'embaucha à sept francs de l'heure (plus dix francs de déplacement par jour), pour couvrir des hangars de papier goudronné.

éviter de retenir l'embarcation, la 'laisser filer' puis 'abraquer' le mou, c'est-à-dire reprendre la partie de la bosse qu'on avait laissée filer ou la choquer à la demande.

Pour mon premier doris tout se passa bien. Le patron était aimable avec moi ce qui ne fut pas le cas pour tous les novices. Bernard, par exemple, se fit traiter de minable par un avant de doris qui le bouscula en montant à bord. Il me raconta ce qui s'était passé et ajouta : « Il va me le payer un de ces jours et il ne recommencera pas ! »

Durant tout le temps passé à ce poste, je ne saurais dire combien de doris déchargèrent leur pêche et repartirent aussi vite après avoir bu un 'boujaron'* ou une ration de goutte (eau de vie) ou de vin blanc. Pour cela, on prenait deux boites vides de lait concentré fixées à une ficelle de longueur suffisante pour ne pas les lâcher si le doris s'écartait du bord. Les gars avalaient ça d'un trait, parfois même tout en s'asseyant pour reprendre leurs avirons.



Retour des doris chargés de poissons

Mes journées de travail, auxquelles s'ajoutait ce que je faisais à la maison et dans notre jardin pour aider ma mère, m'occupaient totalement. J'en avais perdu de vue mes copains.

N'ayant plus de pneus pour équiper ma bicyclette, je me rendais à pied à mon travail en compagnie de trois frères, marins en congé, qui faisaient le même chemin que moi par des sentiers de traverse.

Durant ces six kilomètres de marche, je les écoutais me parler de leur métier de pêcheur.

Leur navire, le *Volontaire*, était en carénage à Marseille pour quelques mois. Habités à travailler dur, ils avaient, en attendant de reprendre la mer, trouvé un emploi dans des abattages de bois autour du terrain d'aviation de Pleurtuit.

Nous étions alors fin 1941, la France était occupée à l'exception de la zone dite 'libre' d'où quelques chalutiers étaient autorisés à partir pour la pêche en Mauritanie (était-ce un accord de Vichy avec les troupes d'occupation moyennant une contrepartie ?). Ces navires étaient pratiquement les seuls à embarquer des marins.

Les autres, navires de commerce, chalutiers de grande pêche, voiliers, étaient bloqués dans les ports. Quelques-uns tentèrent l'aventure et furent coulés par les sous-marins allemands.

Un capitaine de Pleslin se risqua à armer un trois-mâts, le *Châtelet*, pour faire une campagne sur les bancs de Terre-Neuve. Autorisé par les autorités d'occupation à appareiller de La Rochelle, il fut, à six cents milles de ce port, arraisonné par un sous-marin allemand qui ensuite le canonna jusqu'à le couler. Les marins, pour échapper au naufrage, mirent leurs doris à la mer. Le commandant du sous-marin donna alors ordre de les mitrailler. Seuls deux doris chargés de naufragés (une dizaine d'hommes) échappèrent au massacre. L'un des doris dériva durant des jours, dix ou plus, sans vivres et avec des blessés qui ne purent survivre et se retrouva sur les côtes du Portugal. L'autre fut sauvé par un bateau de pêche au large de Lo-

long de la lisse en agitant les leurres que les encornets tentaient de saisir. Il fallait alors faire vite car les bancs disparaissaient rapidement.

Pour en finir avec la boëtte, on peut aussi citer le pitot, un mollusque de trois centimètres de diamètre et dix centimètres de long, que l'on trouvait en éviscérant la morue, d'où l'expression pour désigner une personne bedonnante, 'c'est un ventre à pitots'.

Sur le *Foudroyant*, le capitaine avait jugé qu'en quelques marées nous pourrions stocker et congeler la quantité nécessaire avant de faire un nouveau bulotage soit environ trente mille bulots pour quinze marées. Pour cette pêche, l'armement des doris était le suivant : chaque doris disposait de soixante-quinze caudrettes* à tendre. La caudrette était faite d'un cercle en fer de quarante centimètres de diamètre sur lequel était fixé un filet formant une poche au fond de laquelle était déposée la boëtte faite de viande de cheval conservée dans des barils où elle macérait dans un jus qui empestait. Plus tard, cette boëtte était remplacée par des têtes de morues.



Bulots



*Les têtes de morues remplaçaient
ensuite les bulots*